Document généré le 25 avr. 2024 13:31

Jeu
Revue de théâtre

Pouilleux Noël, exécrable Scrooge !
Le Noël de M. Scrooge

Élizabeth Plourde

Numéro 111 (2), 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25502ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2004). Compte rendu de [Pouilleux Noël, exécrable Scrooge ! *Le Noël de M. Scrooge*]. *Jeu*, (111), 61–65.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉLIZABETH PLOURDE

Pouilleux Noël, exécrable Scrooge !

Adaptation dramatique du *Chant de Noël* de Charles Dickens, *le Noël de M. Scrooge* est la quatrième œuvre de la compagnie de théâtre de marionnettes Pupulus Mordicus. Il s'agit aussi de la toute première pièce de la troupe essentiellement destinée à un jeune public. Surprenant ? Il ne faudrait pas croire... Fondée en 1995, Pupulus Mordicus se spécialise dans la conception de spectacles de marionnettes pour adultes. Adultes consentants, il importe de le préciser, car quiconque a fait l'expérience pour le moins étrange d'assister à leurs précédents spectacles connaît le tempérament fougueux des marionnettes de la troupe, qui manipulent plus volontiers qu'elles ne se laissent manipuler... Courbes voluptueuses, démarche délurée, verbe scabreux, c'est qu'elles sont racoleuses, les coquines ! Si *le Noël de M. Scrooge*, créé pour la toute première fois en décembre 2000 et repris chaque année depuis, met en scène une histoire populaire archi-connue et maintes fois adaptée, la lecture qu'en a faite le metteur en scène Martin Genest veille à préserver l'esprit festif qui constitue la signature de Pupulus Mordicus. Le climat d'espièglerie qui règne sur scène témoigne du regard neuf et un brin irrévérencieux porté sur ce classique de la littérature anglaise. Le résultat n'a, quant à lui, rien d'orthodoxe. Pour notre plus grand bonheur !

Le Noël de M. Scrooge

ADAPTATION THÉÂTRALE DE PAUL-PATRICK CHARBONNEAU, D'APRÈS LE CONTE *UN CHANT DE NOËL* DE CHARLES DICKENS. MISE EN SCÈNE : MARTIN GENEST ; SCÉNOGRAPHIE : VANO HOTTON ; COSTUMES : SYLVIE COURBRON ; MARIONNETTES ET MASQUES : PIERRE ROBITAILLE ; ACCESSOIRES : VALÉRIE GAGNON-HAMEL ; ENVIRONNEMENT SONORE : YVES DUBOIS ; ÉCLAIRAGES : FÉLIX BERNIER-GUIMOND. AVEC NATHALIE POIRÉ, PATRICK OUELLET, PIERRE ROBITAILLE ET SÉBASTIEN ROY. PRODUCTION DU THÉÂTRE PUPULUS MORDICUS EN COLLABORATION AVEC LES GROS BECS, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 10 AU 28 DÉCEMBRE 2003.

L'apologie de la rédemption

Il faut le reconnaître, peu d'œuvres littéraires sont aussi spontanément associées au temps des Fêtes que ce *Chant de Noël*. Véritable apologie des valeurs de partage, de compassion et de bonté humaine, l'histoire de Scrooge sert à merveille les visées moralisatrices les plus élevées, cependant qu'elle propose une fable dont les fondements prennent racine à même un imaginaire surnaturel des plus débridés. Délesté du poids narratif qui l'amarre au genre romanesque d'où il est issu, le conte, adapté par Paul-Patrick Charbonneau et mis en scène par Martin Genest, connaît un second souffle à la scène.

Nous sommes à Londres, c'est la veille de Noël. Pendant que les familles s'apprêtent à festoyer, reclus au fond de sa sordide boutique, un homme recense précautionneusement ses avoirs. C'est que Ébenezer Scrooge, vieillard aigri que l'appât du gain a depuis longtemps fait rompre avec la vie, n'est plus qu'un spectre pour ses semblables : froid, distant et inatteignable, connaît-il seulement la signification de la fête

de Noël ? Entièrement dénué d'attaches morales et affectives, Scrooge rentre chez lui, seul, et s'endort dans son fauteuil. Au premier coup de minuit, il est tiré de son sommeil de façon abrupte. Son ancien associé Marley, mort depuis sept ans déjà, lui apparaît pour l'entraîner dans un périple initiatique hors du temps où une possible rédemption spirituelle et affective lui sera offerte s'il accepte d'amender son existence sans partage. Tout au long de son chemin de Damas, des spectres font voir à Scrooge des images des Noëls passés, ceux d'une enfance douloureuse et d'une jeunesse gâchée. Puis des échos des Noëls présents se font entendre, certaines voix familières résonnent douloureusement à ses oreilles. Enfin, les spectres des Noëls futurs se présentent à lui et avec eux s'impose l'image d'une mort qui ne lui laisse entrevoir aucune promesse d'immortalité. Bourrelé de remords et de crainte, sur le point de voir la mort se saisir de son âme desséchée, Scrooge sent se réveiller en lui des émotions oubliées. Bien déterminé à retenir sa vie qui lui échappe et à réparer les torts causés à ses semblables, le vieil usurier consent alors à s'ouvrir aux joies de la charité.

Un conte de Noël délicieusement irrévérencieux

En dépit des efforts considérables de l'adaptateur en vue de souligner les quelques lambeaux d'humanité d'un Scrooge plus scrupuleux qu'on pourrait le croire de prime abord, et, ainsi, atténuer l'abrupte métamorphose finale, les spectateurs ne sauraient se laisser berner par un tel revirement de sentiments : la contradiction que suppose l'amendement du vieillard, au seuil de sa mort, semble plutôt aberrante, à tel point qu'elle exclut d'emblée toute lecture le moindrement psychologique du personnage. Entre ce que celui-ci incarnait et ce qu'il se propose de devenir, le fossé est trop vaste pour être franchi sans que l'ombre d'un prêchi-prêcha de circonstance ne se profile à l'horizon, à moins, bien sûr, que le metteur en scène ne se propose d'assumer pleinement la dimension allégorique de la fable. Il se trouve que Genest a fait le choix d'atténuer la charge moralisatrice par trop manichéenne du conte de Dickens au profit d'une incursion dans l'imaginaire fantastique des esprits des Noëls passés, présents et futurs. Pures hallucinations de l'âme tourmentée de Scrooge ou, comme il semble le croire, effets nocifs directs d'un morceau de fromage ingéré peu avant l'heure du coucher, les visions spectrales du vieil homme relèvent d'un imaginaire construit au carrefour du monde réel et d'un univers surnaturel fantasmagorique où les repères spatiotemporels sont fuyants, à l'instar des images qui se succèdent.

Quelque chose, dans la façon de précipiter une chronologie déjà passablement brouillée et de présenter des personnages gigognes (tels que l'esprit des Noëls passés, qui cache sous ses jupes les souvenirs de l'enfance malheureuse de Scrooge), témoigne de la complexité devant laquelle les créateurs de la pièce se sont retrouvés lorsqu'est venu le moment de faire transiter cette œuvre narrative par le dialogue. Dommage qu'au passage cette comédie – car c'en est bien une –, tantôt burlesque, tantôt méditative, affiche également quelques dérapages dramatiques plus ou moins bien contrôlés dont l'impact se ressent sur le plan du rythme : l'intérêt de certaines scènes, dont celle de l'apparition du spectre de Marley, semble se fonder sur une dimension davantage visuelle que discursive. Il faut reconnaître que Marley, affublé d'un zézaiement loufoque et d'une dégaine grotesque, constitue l'un des personnages les plus captivants au chapitre de l'inventivité de la manipulation. Traité à la lumière

noire, ce qui le rend phosphorescent et lui permet de se décoller les yeux ou encore de jongler avec sa propre tête, le revenant débonnaire et facétieux – bien loin du fantôme tourmenté de Dickens – nous donne un aperçu, par ses pitreries, de ce que la nuit réserve au pauvre Scrooge. Toutefois, les dialogues, plus sentencieux que ne l'appelle le comique de la situation, s'égarent rapidement parmi les bruits de ses « chaînes des remords » qui raclent le sol sans atteindre les spectateurs, qui y perdent en grande partie les conditions de l'obscur marché passé entre les deux anciens amis.

Le Noël de M. Scrooge, adapté du conte de Dickens par Paul-Patrick Charbonneau et mis en scène par Martin Genest (Théâtre Pupulus Mordicus, 2003). Photo : Daniel Dupont.

Du reste, si les personnages du conte, incarnés ici par des marionnettes, n'ont pas tous l'impact dramatique que leur conférait Dickens, certaines marionnettes, absentes du texte source, occupent une place prépondérante dans l'adaptation de Charbonneau. Celui-ci reconstruit la fable en l'épurant et, chemin faisant, prend quelques libertés par rapport au conte en retirant ou en ajoutant, au besoin, quelques figures susceptibles de dénoncer des abus sociaux dont sont victimes les moins bien nantis. C'est le cas du souriceau, marionnette à gaine qui se fait porte-parole de son manipulateur dans le besoin et le symbole du poing brandi sous le nez de l'usurier à qui elle tente, sans grand succès, de soutirer ne serait-ce qu'une bouchée de fromage. Autre trouvaille aussi que celle de l'écritoire surmonté du livre de comptes de Scrooge d'où surgiront ses divers débiteurs : plus que de simples montants à encaisser, les chiffres « prennent visages » dans cette scène d'escamotage où les pauvres gens, du marionnettiste fauché à la misérable et insistante Mme Jones, sont littéralement passés à la trappe. L'ajout du personnage de la dinde de Noël des Cratchit, rachitique, il va sans dire, cabotine et terriblement jacasseuse, est quant à elle à l'origine de quelques calembours bien polissons (« C'est quoi cette farce ? ») qui invitent à la licence. Bref, si l'œuvre de Dickens appelle le respect de l'adaptateur, point trop n'en faut. La parodie que nous livre Charbonneau nivelle la dimension mélodramatique du conflit moral de Scrooge et en dédramatise fort habilement les rouages.

Le marionnettiste prestidigitateur

D'un relatif dépouillement qui contraste avec l'extravagance fastueuse à laquelle nous ont habitués les créateurs de Pupulus Mordicus, la scénographie du *Noël de M. Scrooge* s'avère tout de même d'une grande efficacité scénique. Porteur d'une vision esthétique très riche, le scénographe Vano Hotton s'est amusé à détourner les codes et conventions propres au castelet traditionnel en leur adjoignant certaines stratégies scéniques qui relèvent davantage de l'art de la prestidigitation : images vidéographiques, jeux d'écrans opaques et translucides et trappe d'escamotage dialoguent avec les comédiens et les marionnettes de Pierre Robitaille. Enchâssée dans un opulent manteau d'arlequin que les éclairages très épurés de Félix Bernier-Guimond irradient, la scène paraît toute petite, et le fauteuil de Scrooge, qui trône en plein centre, d'autant plus immense qu'il constitue, à quelques accessoires près, le seul véritable élément de décor. Mais quel décor ! Cousu de velours et surmonté d'une horloge à travers laquelle apparaîtra comme par magie la tête du spectre de Marley, le fauteuil possède de larges accoudoirs dont chacune des extrémités se termine par une main décharnée et recroquevillée. Symbole de l'avarice de celui qui l'occupe et, à la fois, instrument de sa rédemption, le fauteuil représente le temps que Scrooge a gaspillé à amasser aveuglément ses richesses.

Les jeunes spectateurs le constatent rapidement : Scrooge est un éteignoir à lanterne, un pisse-vinaigre du pire acabit, un vieux grincheux marmonnant que l'on prendra plaisir à voir tourné en bourrique.

Trois rencontres avec les esprits de Noël

Le rideau se lève sur le bureau de Scrooge. Ce dernier, occupé à faire ses comptes, ponctue chaque coup de plume d'un grognement bien senti. Le ton est donné, l'ambiance promet d'être festive. Les jeunes spectateurs le constatent rapidement : Scrooge est un éteignoir à lanterne, un pisse-vinaigre du pire acabit, un vieux grincheux marmonnant que l'on prendra plaisir à voir tourné en bourrique. Ses rencontres avec les esprits de Noël lui dessilleront les yeux, chacun à sa manière et à l'aide d'artifices divers, sur ses propres fautes.

Prenant l'aspect d'une belle dame toute de blanc vêtue, l'esprit des Noëls passés présente à lui seul un exemple fameux des jeux d'illusion convoqués à la scène par Genest. Enfarinée jusqu'au menton, elle tient à la main, telle une baguette magique, un immense rouleau à pâte en mousse tout aussi poussiéreux qu'elle avec lequel, dans ses débordements d'enthousiasme, elle assène par inadvertance quelques bons coups sur la tête du malheureux Scrooge, dégageant des nuages de farine et provoquant ainsi l'hilarité des tout-petits qui se délectent de l'exubérance grandguignolesque de la dame. Celle-ci, véritable castelet ambulant, n'a qu'à relever sa robe pour faire apparaître sous son ample jupon à falbalas quelques automates miniatures qu'elle s'empresse de faire disparaître. Cette même robe servira plus loin d'écran sur lequel seront projetées des images vidéo d'un tout jeune Scrooge. Gargantuesque, véritable symbole de l'opulence, l'esprit des Noëls présents prend quant à lui l'apparence d'un sympathique géant au rire tonitruant et au profil comme seul Arcimboldo savait en peindre. Drapée d'une ample toge écarlate, entourée de cornes d'abondance et d'amoncellements de fruits exotiques, sa silhouette semble presque aussi haute que l'immense sapin décoré de boucles et de friandises près duquel il trône en fond de scène. Scrooge, rétréci pour les bienfaits de l'illusion en minuscule marionnette que le géant tient sur ses genoux, est appelé à contempler sa vie qui se déroule à l'avant-scène. Enfin, là où Dickens n'avait dépeint qu'un être trouble et éthéré, Genest a combiné

deux images issues du conte original pour créer l'esprit des Noëls futurs : d'abord, le personnage mystérieux, encapuchonné et silencieux imaginé par Dickens, mais aussi les vautours opportunistes venus piller la dépouille abandonnée du créancier les ayant affamés de son vivant. Il en résulte un couple de charognards tournoyant autour du cadavre de Scrooge, représenté sous l'aspect d'une marionnette squelettique, s'apprêtant à le dépouiller de son linceul. Ce changement de registre du comique au pathos témoigne à la fois de l'étendue de l'univers fantastique que recèle le conte et de l'inventivité scénographique des créateurs de Pupulus Mordicus. La marionnette-cadavre joue ici de son ambivalence identification/ distanciation : devenu un objet fétiche investi d'un pouvoir suggestif considérable, ce pantin aux vertus cathartiques autorise la mise en place d'une vision éminemment symbolique de la mort. Grâce à ses fonctions exutoire et exécutoire, la marionnette permet l'émergence des questionnements à la fois métaphysiques et universels auxquels Scrooge sera confronté tout au long de sa veillée initiatique.

Les comédiens-manipulateurs prennent un véritable plaisir au jeu masqué qui leur autorise toutes les libertés d'interprétation propres à la commedia dell'arte, du burlesque au mime corporel. Faisant montre de grandes qualités d'écoute, Nathalie Poiré (pétillante lorsqu'elle incarne l'esprit des Noëls passés), Pierre Robitaille et Sébastien Roy, qui endossent un rôle ou manipulent une quinzaine de personnages différents exigeant plusieurs changements de costumes expéditifs, règlent leur jeu sur celui d'un jeune Patrick Ouellet (Scrooge) au timbre haut perché. Ce dernier compose un Pantalon couard et délicieusement mesquin. Il résulte de ces échanges une dynamique de groupe fort homogène où la marionnette se fait partenaire du comédien, guidée par l'interprétation tout à fait sympathique des acteurs.

Universellement répandu, l'engouement des uns et des autres pour ce classique du temps des Fêtes qu'est l'histoire de Scrooge témoigne du bonheur qu'il y a à se faire raconter (pour une centième fois peut-être ?) une histoire où la charité triomphe de l'avarice et où l'esprit de Noël peut accomplir l'immense exploit d'irriguer une âme desséchée. Parce qu'il s'agit d'un spectacle qui procure un bien extraordinaire. Parce qu'on y rigole ferme aussi. Et, par les temps qui courent, le rire est un luxe dont on serait fou de se passer. **j**